

Les soldats écossais ne cherchèrent même pas à les inquiéter.

Les malheureux ne tiraient plus un coup de fusil. Braves devant l'ennemi, ils éprouvaient une effroyable terreur en face du péril inexorable qui les menaçait.

Leur premier mouvement avait été de courir du côté de leur campement pour chercher si ce cercle de feu n'offrirait pas quelque brèche qu'ils pussent franchir.

Mais il n'y avait aucune issue, et la ceinture de flammes se rapprochait d'eux peu à peu.

Ils étaient pris dans cette terrible alternative d'être brûlés vifs ou de s'avancer sous les canons du fort et sous les fusils des Français, maintenant abrités derrière le premier retranchement du blockhaus.

Le cercle de feu se rétrécissait toujours.

Tout le détachement écossais était massé en un seul groupe. En tête de ce groupe se trouvait Jackson le Virginien.

Il gesticulait avec force de son bras unique et semblait donner à ses compagnons un ordre désespéré qui les faisait hésiter. Leur montrant le fort, il leur criait qu'il n'y avait pour eux d'autre moyen de salut que de tenter l'attaque du blockhaus.

Enfin, entraînés par son exemple, les soldats poussèrent un hurra et, mettant la baïonnette au bout du fusil, ils coururent au pas de course dans la direction du fort...

Une effroyable décharge fit trembler tout à coup le blockhaus.

Les quatre canons avaient fait feu en même temps ; la mitraille pénétrant dans les rangs serrés de l'ennemi avait renversé près de la moitié des hommes.

Les autres s'arrêtèrent ; quelques-uns, jetant leur fusil, voulurent s'enfuir.

Mais la chaleur ardente du brasier qui brûlait derrière eux les ramenait en avant.

Saint-Preux qui, debout sur la plate-forme du blockhaus, assistait à cette scène poignante, fut touché de la situation désespérée de ces malheureux.

— La Ressource, cessez le feu, dit-il au vieux sergent qui approchait de nouveau sa mèche enflammée de la lumière d'un canon. — Avancez-vous sur la première palissade et proposez à ces pauvres diables de se rendre.

Le sergent éteignit sous son pied sa mèche allumée, non sans pousser un soupir de regret, et alla exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir.

Il se hissa au-dessus du premier retranchement, et s'adressant à la troupe ennemie en mauvais anglais :

— Camarades, cria-t-il, déposez les armes et rendez-vous, vous aurez la vie sauve.

Le Virginien répondit par un juron à cette proposition et, saisissant avec son seul bras la carabine d'un soldat, il fit feu sur le sergent.

La balle siffla près de l'oreille de ce dernier.

— Mille bombes ! s'écria l'artilleur improvisé en se précipitant vers sa batterie, je vais apprendre la politesse à ce grand coquin à cheveux rouges.

Et, adressant à Saint-Preux un regard suppliant :

— Capitaine, dit-il, permettez-moi d'envoyer encore une bordée à ce drôle...

— Je vous défends de tirer, La Ressource, dit le gentilhomme d'un ton sévère. Ces malheureux sont incapables de tenir un fusil, ils ne peuvent pas nous faire de mal et je vais leur proposer moi-même...

Saint-Preux descendit de la plate-forme du blockhaus et se dirigea vers la palissade.

Mais au même moment une clameur sauvage s'éleva dans la prairie.

Quelques Abénaquis qui étaient venus rejoindre Ouinipeg, avaient aperçu le groupe des Écossais décimés par la mitraille, avançant lentement devant la barrière de feu qui les poussait comme un troupeau affolé.

Aussitôt les Peaux-Rouges, ramassant des herbes enflammées, avaient couru comme des démons devant le fort et avaient incendié toute la partie de la prairie qui se trouvait en face du blockhaus.

Maintenant le détachement ennemi était entièrement circonscrit dans un cordon de flammes et de fumée.

Ces malheureux n'avaient même plus la ressource de trouver dans les retranchements du fort la mort du soldat.

Ils allaient périr dans les horribles souffrances du feu, périr jusqu'au dernier homme.

Une heure après, l'atroce vengeance des sauvages était accomplie.

Au milieu d'un espace noir de cendres où s'élevaient çà et là quelques paillettes embrasées soulevées par le vent, apparaissait un monceau informe et carbonisé.

C'était tout ce qui restait du détachement écossais,

XVIII

RÉCONCILIATION

Le père André qui, pendant toute la durée du combat, était resté dans le bois où il avait attendu avec anxiété la fin de cette lutte sanglante, accourut dès que tout fut terminé et remplit sa mission de charité en relevant les blessés auxquels il prodigua les premiers soins.

Ces blessés étaient peu nombreux. Les Canadiens, bien abrités derrière les arbres, n'avaient guère souffert du feu de l'ennemi. — Du côté des Anglais, il n'y avait que des morts.

D'Arramonde s'était installé dans la hutte de branchages construite pour le commandant ennemi.

Le père André vint l'y retrouver.

— Mon cher marquis, dit le missionnaire en entrant, j'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer. Ouinipeg vient de me dire que ceux que nous allions délivrer ont été assez heureux pour détruire entièrement l'autre troupe anglaise.

— Eh ! mon père, j'ai bien entendu leur canon, dit d'Arramonde en haussant les épaules avec un certain dédain. Quand on a de l'artillerie et qu'on est abrité par de bonnes palissades, il n'est pas difficile de repousser l'ennemi.

Jean d'Arramonde avait dit au père André par suite de quelles circonstances singulières il était venu guerroyer au Canada et lui avait avoué les sentiments de rivalité et d'aversion qu'il nourrissait contre M. de Saint-Preux.

Le bon missionnaire avait écouté ces confidences sans risquer la moindre observation, mais il avait pris, dès lors, la résolution formelle de réconcilier ces deux jeunes fous dès qu'une occasion se présenterait.

Or, cette occasion, il croyait la tenir, et il ne la laissa pas échapper.

Au bout d'un silence, il reprit :

— Pardonnez-moi, mon cher marquis, si j'empiète sur les